

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 70/1979 (1979)

Artikel: A la recherche du lecteur perdu : le bibliobus neuchâtelois
Autor: Vaucher, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-116881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A la recherche du lecteur perdu: le bibliobus neuchâtelois

par René Vaucher

Mort de la lecture?

Le bibliobus rural mis en service en 1974 dans le canton de Neuchâtel est censé prendre le relais des petites bibliothèques communales ou paroissiales, mortes ou moribondes, non pas par manque de lecteurs, mais par manque de renouvellement – donc de crédits –, par manque de bonnes volontés aussi pour s'en occuper et finalement par désintérêt des autorités. (Dans trois de ces petites bibliothèques inventoriées par nos soins, nous avons trouvé que les livres les plus récents dataient des années 1950 et que plus aucun prêt n'avait été effectué après 1960.)

Je pense que cet abandon des bibliothèques rurales provient principalement de deux facteurs:

- L'éclatement de la production écrite après la Deuxième Guerre mondiale (dû au développement des techniques d'impression et d'édition – introduction généralisée de la couleur, apparition du livre de poche – et au fait que l'on se rend compte, dans les milieux de l'édition, qu'il est possible de faire de l'argent, beaucoup d'argent, avec le livre).
- Le développement foudroyant des moyens de communication audiovisuels (radio et spécialement télévision).

On prophétise alors la mort de la chose écrite, donc la mort des bibliothèques. D'une part, avalanche de produits imprimés; de l'autre, annonce de leur prochaine disparition. On voit la contradiction. Qui l'a vue à ce moment-là?

Il y avait là, en fait, une double raison pour les bibliothèques villageoises de ne plus acheter de livres: impossibilité d'acheter tout ce qui paraît, difficulté de faire un choix dans ce qui paraît, bon marché des livres de poche pour les gens qui veulent vraiment persister à lire.

Vingt ans plus tard, on se rend compte que les prophéties ne se réalisent pas, que les gens se lassent déjà de la télévision et que le livre est toujours bien vivant.

L'école, quant à elle, n'a pas désarmé pendant ce temps. Elle persiste à enseigner et l'écriture et la lecture. Elle développe même, dans le canton de Neuchâtel, à l'instar d'autres cantons, le système dit des «lectures suivies», qui consiste à faire lire en classe un ouvrage entier, du début à la fin, abandonnant ainsi celui des anthologies scolaires telles que nous les connaissons. Il convient de souligner l'excellent travail de M. Claude Bron, professeur à l'École normale neuchâteloise, dans ce domaine.

Quelques notes sur l'enseignement de la lecture

«Alors arrive le maître de français: mange, mon enfant, vite et complètement, ce plat de littérature que je t'ai préparé; et l'enfant doit avaler sous peine d'être mal noté... Et le pauvre enfant quitte la salle, trop bien nourri, gavé, les poches remplies de restes. Il n'aura plus d'appétit. On tarit cette merveilleuse source de jeunesse qu'est le désir d'apprendre, de connaître, d'inventer», écrit Louis Le-prince-Ringuet. Et Georges Lanson déjà en 1901: «Précédant la lecture... des textes, le cours d'histoire littéraire est une école de psittacisme.» Tel est le rôle redoutable de l'enseignement de la lecture et du français. Il a fallu attendre 1958 pour qu'une circulaire ministérielle préconise des lectures plus étendues. Cela n'empêche pas que l'enseignement de la littérature se fait toujours à coups répétés de «morceaux choisis». C'est, comme chacun le sait, le procédé le plus propre à dégoûter à tout jamais un enfant de la lecture... (François Caradec, p. 18.)

Il appartient à l'école de jouer ce rôle important qui consiste à faire connaître aux enfants les livres qui répondent à leurs vrais goûts, à leurs préoccupations, à les éveiller à la lecture, à lire avec eux en classe, à faire d'eux les clients réguliers des bibliothèques, les clients intelligents des librairies. (Claude Bron, p. 19.)

Ségrégation de l'écrivain?... Pire est celle-ci: la mise à l'écart corrélatrice du public. Car le second point implique qu'on traite d'une condition majeure de la culture: l'instruction. La littérature populaire ne consiste pas à écrire pour tout le monde... mais à hausser tout le monde à l'écriture, lue ou pratiquée. Or, systématiquement, l'école, par la pression de notre société, dévalorise la culture (anti-sociologique, formelle), lamine le sujet, le fonctionnalise, le rend prêt et le livre franco de port à la série. Les individus... à la lettre ne peuvent plus lire. Cela engendre le mépris pour la littérature et toute culture: aime-t-on ce qu'on ignore?... Si nous devons avoir une action qui ne soit pas d'écriture, ce serait dans l'école qu'il faudrait la viser. Et pas de complexe. Par culture, j'entends la plus traditionnelle: littérature, latin, grec, histoire de l'art, tout ce qui est vertical... (Yves Velan, p. 35, 36.)

L'école, donc, ne désarme pas. Les bibliothèques scolaires, elles non plus, ne sont pas abandonnées; elles sont maintenues en général, souvent développées, grâce aux subventions de l'Etat.

Renaissance des bibliothèques neuchâteloises ?

Voilà où nous en étions, en 1962, lorsque quelques députés au Grand Conseil neuchâtelois, sous l'impulsion de M. Fernand Donzé, directeur de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, déposent une motion demandant que les pouvoirs cantonaux se préoccupent davantage de –

c'est-à-dire subventionnent davantage – la culture dans ce canton, entre autres par la création d'un service de bibliobus rural.

L'idée du bibliobus fut retenue, mais il fallut attendre encore dix ans les résultats d'une commission ad hoc, pour que, en 1972, soit voté, du bout des lèvres, un crédit initial d'investissement de 300 000 francs, pour l'achat et l'équipement d'un bibliobus, ainsi que la promesse faite par l'Etat de participer par la suite aux frais d'exploitation à raison d'au moins 50 %. (Notre budget actuel – environ 200 000 francs par an – est supporté pour trois cinquièmes par l'Etat (Canton) et pour deux cinquièmes par les communes participantes.)

Une trentaine de communes – sur cinquante-neuf – décidèrent d'adhérer à l'Association neuchâteloise pour le développement de la lecture par bibliobus, fondée en 1974, dont font partie l'Etat de Neuchâtel, les communes intéressées et des particuliers. Pourquoi seules une trentaine de communes acceptent-elles d'entrer dans le jeu? La dépense, dans l'esprit de leurs administrateurs, est assimilée au budget de l'instruction publique, qui grève déjà lourdement les finances communales, poste qu'ils n'ont pas le pouvoir de modifier, heureusement.

Débuts du bibliobus neuchâtelois

Voilà la situation, dont j'ignorais à peu près tout, qui m'attendait en août 1973, quand je fus chargé de mettre sur pied le service du bibliobus neuchâtelois. C'est dans le scepticisme général – il n'y avait qu'une poignée de convaincus: signataires de la motion, membres de la commission – que nous fîmes nos premiers pas.

Je ne me suis, à l'époque, posé aucune question. Pour moi, il ne faisait pas de doute que tout le monde désirait lire et que si les gens lisaient peu, c'est qu'ils n'avaient ni librairies, ni bibliothèques à disposition. Que, de toute façon, les livres étant trop chers, quoi qu'on en dise et malgré les livres de poche – qui ne publient d'ailleurs pas de nouveautés – les gens, eussent-ils disposé d'une librairie dans leur village, auraient peu acheté et peu lu.

On m'a dit à peu près ceci: « Les gens ne lisent plus, c'est déplorable, il faut qu'ils lisent. Nous avons commandé un bibliobus, à vous de faire en sorte que cette dépense se révèle un investissement judicieux. »

Quelques notes sur: « Il faut que les gens lisent. »

Le bibliothécaire veut amener à la lecture les pauvres, les ouvriers, les illettrés, les non-intellectuels, les laissés-pour-compte, la lecture est la panacée, la consolation universelle, le levier libérateur, conception issue sans doute des religions monothéistes à livre sacré, conception renforcée à la Révolution française, conception d'instituteur d'école primaire laïque obligatoire, conception idéaliste parce que précréée par des idéalistes. Il veut que les enfants lisent, les vieillards, les faibles ou présumés tels. L'homme ne se nourrit pas de pain seulement mais de saines lectures et il veut prêter de saines lectures. (Pierre-Yves Lador, p. 63.)

Les bibliothécaires idéalistes réclament la lecture de l'humanité. Le passage obligé. Si tout le monde lisait tout irait mieux... Il est probable (ce qui ici veut dire

certain) que rien n'irait mieux si tout le monde lisait. Peut-être les grandes compagnies pétrolières investiraient-elles dans l'édition mais à part ça je ne vois pas le changement. (P.-Y. Lador, p. 161, 162.)

Robert Recher, écrivain pour la jeunesse bien connu et directeur d'une grande école publique à Mulhouse, a écrit: Comme maître, nous savons toute l'importance de la lecture pour nos élèves et, pour ma part, je considère volontiers qu'un enfant qui ne lit pas ou qui lit peu est un enfant perdu. Perdu pour l'ouverture d'esprit, la culture, l'appétit de connaître... (Cité par C. Bron, p. 17.)

Il faut rassurer les parents, leur enfant ne gagnera pas mieux sa vie s'il lit Joyce plutôt que Dolly ou Blyton plutôt que Goscinny, puisque c'est ce qui au fond importe aux parents. (P.-Y. Lador, p. 88.)

De la qualité de la littérature

Je n'interviewe pas des écrivains, mais des gens qui écrivent des livres. Le médecin, l'auto-stoppeur ou le journaliste font part de leurs expériences dans des livres. Il y a aujourd'hui une civilisation du livre qu'il ne faut pas confondre avec la littérature. (Jacques Bofford, in «Radio-TV-Je vois Tout», N° 24, 15 juin 1978.)

Encore une fois, je ne me suis pas demandé et personne ne m'a formellement expliqué pourquoi il était bon que les gens lisent. (D'où mon idée d'intituler cet article: «A la recherche du lecteur perdu.») Non plus que l'on m'a clairement indiqué ce qu'il était bon de donner à lire aux gens, en dehors de renseignements vagues comme: des classiques, des documentaires, des nouveautés.

Venant de l'industrie, où vivre c'est vendre, je me suis lancé dans cette opération avec cette idée: faire lire les gens à tout prix = vendre du produit imprimé (bon ou mauvais peu importe; les gens sont des adultes, à eux de choisir). Et avec cette autre idée (ayant si souvent été déçu moi-même par les bibliothécaires dans le passé): apporter aux gens le livre qu'ils demandent (faisant abstraction de mon jugement), dans des délais raisonnables, et: il n'y a pas de mauvais livres. (Il faut évidemment se forcer un peu pour énoncer une telle absurdité. Il serait plus juste de dire: ce qui est mauvais pour moi ne l'est peut-être pas pour un autre... Comment d'ailleurs se faire une opinion, se former le goût, si on ne lit pas du bon et du mauvais?)

Nous avons alors établi une première liste de «bons» livres à commander, nous fondant sur des bibliographies existantes – du genre «la bibliothèque de l'honnête homme du XX^e siècle» –, en partie aussi sur les recommandations des libraires – pour ce qui concernait les ouvrages modernes –, pour le reste sur nos goûts personnels. La «mauvaise» littérature viendrait bien assez tôt – demandes des lecteurs – quand nous commencerions notre travail de prêt dans les villages. Le calcul s'est révélé juste puisque, nous pouvons le dire maintenant, l'opération lancement du bibliobus a été un succès.

Une autre question fut celle des livres pour les enfants. Tout d'abord, notre bibliobus devrait-il en contenir, alors que l'Etat faisait déjà un effort particulier pour développer les bibliothèques scolaires? Nous décidâmes d'en mettre, toujours dans l'optique de la «vente» – utilisation des enfants dans la publicité –, nous disant que si les enfants venaient en curieux visiter notre bus et y

trouvaient des livres intéressants, attrayants, ils ne manqueraient pas d'y amener, tôt ou tard, leurs parents. (Encore une fois ici, l'expérience nous a montré que nous avons misé juste.) Cette décision prise, nous nous sommes demandé quels livres acheter pour les enfants. Avec eux, inutile de dire qu'il s'agissait d'être encore plus scrupuleux dans le choix de nos titres. Aussi, ayant reconnu mes lacunes dans ce domaine – j'en étais encore aux Jules Verne, Conan Doyle et autres Bécassines de mon enfance – j'ai pris l'avis de personnes autorisées, ayant une longue expérience dans le domaine de la littérature enfantine, en particulier de M^{me} M.-J. Aeschmann, alors responsable des bibliothèques de jeunes de La Chaux-de-Fonds. Nous eûmes ainsi une liste de départ.

Un autre problème se posa encore: allions-nous acheter des bandes dessinées? Ces BD tant prisées par les enfants, tant décriées par certains adultes.

Quelques notes sur la bande dessinée

... avec quelle facilité nos enfants sont séduits par ces bandes dessinées et par ces albums illustrés de mauvais goût dont on a fait déjà maintes fois le procès, mais dont le succès – sous l'effet de la puissante propagande des éditeurs d'une part, et par la faute d'éducateurs inattentifs ou de parents inconscients, d'autre part – maintient ses positions. (C. Bron, p. 5.)

Par son attitude réactionnaire et conservatrice, l'écrivain de livres pour enfants contribue au blocage de tout « progrès » de la lecture. Qu'on ne s'étonne pas alors que les enfants aient un jour préféré et préfèrent encore la bande dessinée, dont la lecture fait pourtant appel à des symboles beaucoup plus complexes que ceux de la lecture traditionnelle, mais dont les auteurs, échappant aux censures éditoriales, ont fait preuve de plus d'invention que les écrivains tenus par des règles grammaticales et syntaxiques scolaires. (F. Caradec, p. 17.)

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'image ne « concurrence » pas la lecture; et qu'à la fois le développement de l'alphabétisation et la prolongation des études n'ont pas augmenté le nombre des lecteurs. La frange de la population qui lit reste proportionnellement toujours identique: la lecture enseignée en classe ne fait qu'intégrer l'individu dans une société figée, dont les limites intellectuelles demeurent fixes. (F. Caradec, p. 31.)

Toujours dans le même esprit – celui du bon vendeur, vendeur de la chose imprimée – nous décidâmes d'utiliser la bande dessinée comme attrape-nigauds. Les enfants viendront d'abord en curieux, emprunteront une bande dessinée la première fois, la fois suivante ils emporteront un Blyton ou un Jules Verne, ils finiront bien par lire Victor Hugo et pourquoi pas Sartre... Cette prévision se révéla complètement fautive et mon jugement sur ce point a changé aujourd'hui. Certes, les enfants furent heureux de trouver des bandes dessinées et amenèrent des petits copains – et même des parents – qui nous réclamèrent... des bandes dessinées! Certains n'empruntent que cela et s'en retournent les mains vides s'il n'y en a pas. D'autres, dès la première fois, ont emporté livres et bande dessinée. D'autres n'en prennent jamais. Mais quelle joie lorsque nos amateurs de BD tombent sur le dernier album de Lucky Luke que leurs parents n'ont pas voulu leur acheter ou sur un album ancien aujourd'hui introuvable dans le commerce! A chacun son plaisir.

Ainsi mon opinion a changé sur bien des points en cinq ans. Il serait plus juste de dire que je me suis fait une opinion sur bien des points, alors que je n'en avais pas auparavant, n'ayant aucune expérience de la lecture publique au départ. Je reste cependant fermement convaincu qu'il s'agit de considérer le lecteur comme un adulte et ne pas vouloir lui imposer *ma* bonne littérature. (Le camion ne serait guère rempli si je n'y mettais que *ma* bonne littérature, le libraire aurait tôt fait faillite qui ne voudrait vendre que *sa* bonne littérature.) A chacun selon ses goûts. Ce qui n'empêche pas le bibliothécaire d'essayer d'aiguiller le fanatique de Guy des Cars vers quelque chose de mieux lorsqu'il a épuisé tout le répertoire de ce «littérateur» et, de mieux en mieux... Mais nous tombons ici dans l'utopie.

De mieux en mieux

... on ne passe pas systématiquement de la bande dessinée au texte. Ni de Delly à Joyce... (P.-Y. Lador, p. 88.)

... les adultes... malgré une éducation uniforme lisent, pour leur plaisir, Joyce ou Guy des Cars, Malraux ou San Antonio. (F. Caradec, p. 15.)

... la petite dame qui me réclame un Delly chaque semaine depuis huit ans et qui lit tout ce que je lui donne des éditions Casterman, Presses de la Cité, Tallandier, Veillée des Chaumières, mais qui chaque fois me dit tristement : oui ce n'était pas mal, mais est-ce que vous avez un Delly, un vrai? (P.-Y. Lador, p. 84.)

Un brave pasteur de village me faisait remarquer un jour que notre rayon «Religion» était peu fourni, mais ce qui le gênait surtout, c'est que le peu d'œuvres exposées lui paraissaient trop difficiles pour un paroissien moyen. Ma réaction le laissa interdit, mais le fit peut-être réfléchir: «J'ai l'impression que vous sous-estimez vos paroissiens!» fut ma réponse. Et j'en étais et j'en reste persuadé, à voir la qualité, la difficulté des ouvrages qui nous sont demandés dans les hameaux les plus reculés, par des gens de tous âges.

Et même chez les enfants – surtout chez les enfants peut-être – on mésestime la plupart du temps leur sens critique. Ils en ont quelquefois plus que les adultes. Et il est regrettable que les éditeurs ne tiennent pas compte davantage de leurs avis, de leurs critiques, de leurs réactions, de leurs désirs enfin, dans l'élaboration des produits à eux destinés.

Quelques notes sur la qualité des livres pour enfants

L'appropriation du livre à la sensibilité et à la compréhension de l'enfant est une question délicate mais d'importance capitale dans sa réalisation aussi bien matérielle qu'esthétique et intellectuelle. (Henri Wallon, cité par C. Bron, p. 11.)

Jamais personne ne juge nécessaire de faire participer les enfants aux recherches littéraires de leur temps, ce qui est une erreur car ils sont plus accessibles que les adultes déjà formés et déformés aux «jeux» de la littérature. (F. Caradec, p. 17.)

Le problème est qu'il faut écrire des livres d'enfants comme on écrit des livres d'adultes... qui manifestent les qualités et les défauts d'individus en osant valoriser n'importe quoi: par exemple des cercles concentriques plutôt que les

images de dépassement, de record linéaire, la mollesse plutôt que la force, la capacité d'attente (cette force) plutôt que la course forcenée, le détour plutôt que la ligne la plus courte, la contemplation plutôt que l'action... (P.-Y. Lador, p. 185.)

Un premier bilan

Dans l'ensemble, même fondée sur des a priori pas toujours justes, l'opération lancement du bibliobus a été, je crois pouvoir le dire aujourd'hui – après cinq ans –, une réussite si l'on considère les chiffres: en 1974, nous prêtions 1,08 volume par habitant, en 1977 nous avons prêté 3,54 volumes par habitant.

On prête en France une moyenne de 0,74 volume par habitant et par an; 1,53 en Allemagne de l'Ouest; 5,8 au Canada; 7 au Danemark; 9,4 en Grande-Bretagne. («Encyclopedia Universalis», article: Bibliothèques.)

Certes il nous reste encore bien du travail pour rattraper la Grande-Bretagne. Cependant les oracles ont été démentis qui disaient: les gens ne lisent plus depuis qu'existe la télévision; les gens n'emprunteront pas les livres qu'ils peuvent se procurer à bon marché si besoin est. Toutes ces prédictions se sont révélées fausses.

Une autre interrogation apparaît maintenant – ce pourrait être le procès-verbal d'une conversation type, cent fois tenue entre le bibliothécaire et un responsable communal:

— Certes vous avez prouvé que les gens lisent encore lorsqu'ils en ont la possibilité, mais quelle est la qualité de leurs lectures?

— J'en ai dit un mot plus haut. Je pourrais résumer lapidairement ainsi: du bon et du mauvais, ou plutôt: beaucoup de mauvais et un peu de bon, à l'image de ce qui paraît.

— Cela signifie-t-il que vous achetez tout ce qui paraît?

— Non, c'est absolument impossible. Songez qu'il a paru l'an dernier environ trente mille titres en français (nouveau-tés et rééditions).

— Sur quels critères fondez-vous vos achats?

— Critère N° 1: ce que les lecteurs demandent. Critère N° 2: suites (dans un sens très large); suites d'œuvres en plusieurs volumes dont nous avons commencé l'achat, suites de l'œuvre d'auteurs qui ont été jugés bons, soit par la critique, soit par les lecteurs...

— A quoi les gens se réfèrent-ils pour formuler leurs demandes?

— Les sources sont diverses: critiques ou réclames parues dans la presse, à la radio ou à la télévision; livres vus à la devanture d'un libraire mais jugés trop coûteux; quelquefois ouvrages professionnels...

— Et pour les livres d'enfants?

— J'essaie de me tenir au courant de la production. Je continue surtout à avoir recours aux bibliothécaires de jeunes. J'achète aussi ce que les enfants me demandent, comme pour les adultes. Pas de discrimination! Souvent aussi des lectures conseillées par l'école.

Rôle de l'école et rôle de la bibliothèque

Cela m'amène à un autre sujet – déjà abordé plus haut sous un autre angle –, celui du rôle de l'école et du rôle de la bibliothèque dans l'apprentissage de la lecture.

Une tendance s'est manifestée, depuis une vingtaine d'années, à transformer les bibliothèques en centres culturels pour les adultes, et en garderies ou écoles maternelles pour les enfants. Je pense que si l'enfant ne lit pas, c'est que l'école ne remplit pas son rôle. Pourquoi serait-ce à la bibliothèque d'apprendre la lecture aux enfants? Apprendre la lecture est pris ici dans un sens très large: apprendre à lire, certes, mais surtout donner le goût de lire, montrer aux enfants la beauté du texte, les introduire au *plaisir de lire* dont parlent tant d'auteurs. En faire de bons lecteurs. Il s'agit ici d'un travail de pédagogue, non de bibliothécaire.

Quelques notes sur le plaisir de lire et les bons lecteurs

Nous aimerions éveiller en eux le plaisir de lire et développer en eux le goût de la lecture. Et il me semble que s'il nous arrivait d'échouer dans ce domaine, nous n'accomplirions que la moitié de notre tâche. (Robert Recher, cité par C. Bron, p. 17.)

En fait, il s'agit sûrement d'un plaisir équivalent à un autre. On a bien montré (Escarpit, etc.) que le texte permet une bonne transmission des informations, la meilleure sans doute. Pour ce qui est du plaisir on ne démontrera jamais rien. A quand les Masters et Johnson du plaisir du texte?... (P.-Y. Lador, p. 161.)

Que le(s) plaisir(s) de la lecture soit(ent) hiérarchisé(s) ou non, il semble bien que la nature du plaisir soit très variée.

On peut distinguer:

- *Un plaisir de compensation: on cherche par la lecture à se mettre en accord avec le monde... ou au contraire à en oublier les contradictions...*
- *Un plaisir de confirmation: le plaisir de trouver mieux exprimé ce qu'on pensait ou sentait confusément...*
- *Un plaisir d'exploration: il permet de vivre à peu de frais et à peu de risques... (Lobrot et Zimmermann, p. 47, 48.)*

Le but de l'enseignement de la lecture n'est que de faire de bons lecteurs (et non de grands lecteurs), c'est-à-dire des individus qui devant le livre conservent leur liberté; qui l'abordent selon leur rythme personnel; qui lisent peu ou beaucoup, selon leurs goûts, des œuvres légères ou difficiles, selon leurs capacités intellectuelles... Ce rythme, ce choix, ces goûts sont à la base d'un apprentissage de la lecture. (F. Caradec, p. 15.)

Fausse aussi me semble être l'idée que l'on amènera les enfants à la lecture par la bande dessinée – comme nous l'avons déjà dit – ou par les bricolages. Les bibliothécaires remplissent là, à bien plaisir, un rôle de nounou que personne ne leur demande de remplir.

Sans doute la plupart (des bibliothécaires de jeunesse) avaient choisi ce métier, concrètement les enfants, pour faciliter leurs relations, elles étaient les plus fortes, elles savaient, elles parlaient mieux que les enfants et celles qui parlaient moins poussaient les enfants à bricoler (pour les amener à la lecture, disaient-

elles) et les enfants ne lisaient pas. Elles les maternaient, ne les faisaient pas lire. (P.-Y. Lador, p. 69.)

De même, on demande à une bibliothèque pour adultes de se muer en centre culturel. Il s'agit de monter des expositions, de provoquer des débats, voire de créer des spectacles, des ateliers d'artisanat... Mais où est le livre dans tout ça? Certes, il est concevable qu'une bibliothèque organise des expositions, des discussions, oui, à condition que le livre en soit, en reste le centre. Quant au reste, qu'on laisse le théâtre aux gens de théâtre, la poterie et le rouet aux artisans... et le livre aux bibliothécaires.

Le bibliobus est-il l'équivalent d'une bibliothèque?

Ces problèmes d'animation ne se posent pas dans un bibliobus où notre rôle se limite strictement à la conservation et surtout à la distribution de livres choisis librement par les clients. (Bien qu'il me soit arrivé de bercer un bébé pour que sa maman puisse choisir tranquillement ses livres.) Quelquefois, sur demande, nous nous permettons de recommander tel ou tel titre, nous nous osons à conseiller certains lecteurs hésitants dans leur choix, compte tenu de leur âge, éducation, sexe (eh oui!)... Il y faut du doigté; c'est une chose qui s'apprend.

Pour résumer, et voilà où je voulais en venir, que le bibliobus soit petit, ambulante, qu'il ne permette pas toujours les échanges souhaités par les bibliothécaires (le sont-ils par les lecteurs?), ne l'empêche pas de répondre au rôle premier, essentiel, d'une bibliothèque: apporter le livre demandé, là où il est demandé, au moment où il est demandé (ou dans des délais convenables). Certes, le grand nombre de personnes à servir dans un temps limité signifie que le bibliothécaire est souvent réduit au rôle de distributeur de livres. Il n'a guère le temps de dialoguer avec le lecteur – sauf dans les petits hameaux, nous le verrons plus loin –, il ressent cela comme une grande frustration. Mais encore une fois, le lecteur désire-t-il, lui, ce dialogue? Je pense que ce qu'il désire avant tout, c'est trouver le livre qu'il cherche ou l'assurance qu'on le lui procurera le plus rapidement possible. (Il nous arrive d'en envoyer par la poste dans des cas d'urgence.)

Rôle social?

Le grand inconvénient du bibliobus, c'est qu'il se déplace continuellement. Vous avez laissé passer l'heure, il est déjà parti. Vous avez un rendez-vous, il n'est pas encore arrivé. Zut, il vous faudra rester tout un mois sans rien à lire – lecture drogue!

Avec le temps cependant, nous remarquons qu'il se crée des liens entre usagers et personnel, entre usagers d'un même village ou d'un même quartier de village. Les gens connaissent une voisine, un voisin, également client(e) du bibliobus. On se rencontre au bibliobus, on papote:

— Bonjour, madame Robert, vous rapportez de beaux livres?

— Celui-ci est beau, celui-là ne vaut rien!

Et, s'adressant au bibliothécaire:

— J'aimerais reprendre les livres que rapporte M^{me} Jacot, s'ils ne sont pas réservés...

Ce qui fait que M^{me} Jacot, le jour où elle manque le bus, ira trouver M^{me} Robert pour «faire l'échange» et vice versa. Cela bien sûr ne facilite pas la tâche du bibliothécaire qui reçoit en retour d'une personne des livres prêtés sous deux, voire trois identités différentes et qu'il ne sait plus qui est qui. Irritant pour le bibliothécaire, mais combien sympathique ! Et même nos livres voyagent assez loin quelquefois – je ne parle pas de ceux qui échouent sur une plage de la Costa Brava. Une dame m'avoua un jour en rougissant qu'un de nos livres avait été perdu par la poste entre Les Verrières et Berne.

— Vous comprenez, ma fille habite Berne. Là-bas elle ne trouve pas de bons livres en français, alors je lui envoie ceux que j'ai aimés.

Je pourrais citer cent anecdotes de ce genre. Ce que je veux montrer, c'est que des gens se parlent, qui ne se parlaient pas auparavant, que des gens se rencontrent, qui ne se rencontraient pas autrement. Je pense à certains hameaux où épicerie, boulangerie, laiterie ont disparu, où même la gare n'est plus desservie – les hypothétiques voyageurs prennent leur billet au distributeur automatique ou dans le train. Les gens se retrouvent maintenant au camion magasin et au bibliobus. Nourriture du corps, nourriture de l'esprit... Quelquefois nous envoyons quelqu'un voir pourquoi telle dame âgée n'est pas venue, elle qui ne nous oublie jamais; est-elle malade? Il nous arrive d'aller nous-même frapper à une porte, là où nous nous arrêtons pour une personne ou une poignée de personnes et où une absence est vite remarquée. Voilà un aspect social, non négligeable, de notre activité que je conçois vraiment comme un service public. Très prosaïquement: le contribuable paie, il commande.

On ne parle pas toujours littérature dans le bus, tant s'en faut. Le bibliothécaire qui sait écouter se mue souvent en confesseur. Le livre est prétexte à digression et la conversation aboutit alors à l'asthme du petit dernier, au mari qui n'est jamais là le soir – c'est pourquoi je lis beaucoup et du pas difficile –, à la mauvaise qualité du sommeil – je lis la nuit –, à l'incompétence du médecin local – il m'envoie chez le psychiatre pour des «rhumatisses»...

Le bibliothécaire, comme le psychologue, doit alors rassurer:

— J'ai déjà entendu dire que... – Il faut faire confiance au médecin... – Non, votre enfant n'est pas anormal...

Quant aux mamans qui se plaignent de ce que leurs enfants ne lisent pas, ou bien qu'ils ne lisent que des bandes dessinées ou de ces âneries de romans policiers...

— Vous ne pouvez pas lui conseiller autre chose?

Nous avons souvent essayé, je ne me souviens pas d'un seul succès. Il faut je crois le répéter: ce n'est pas au bibliothécaire d'enseigner le goût de lire, mais aux parents, mais à l'école. Ce n'est pas en cinq minutes qu'on va introduire l'enfant à la beauté des *Rêveries du promeneur solitaire*, tout au plus à *Tintin au Congo* et encore...

Quant à ceux qui lisent trop, au dire de leurs parents – ils ne font plus leurs devoirs scolaires – là nous sommes encore plus désarmés si c'est possible, puisque *nous sommes justement là pour faire lire les gens!*

RENÉ VAUCHER
responsable du bibliobus
neuchâtelois

René Vaucher est né en 1937. Maturité commerciale à La Chaux-de-Fonds, en 1956. Travaille dans l'industrie – principalement comme comptable – jusqu'en 1965. Ecole de bibliothécaire à Genève, de 1965 à 1967. Stage aux archives du Département politique fédéral en 1966 – travail de diplôme. De 1967 à 1973: création d'une bibliothèque d'informatique à Genève (Maison IBM). Dès 1973: responsable de la mise en route d'un service de bibliobus dans le canton de Neuchâtel.

Comme plaisir de confirmation, j'ai lu les quelques ouvrages suivants:

Lador, Pierre Yves, Le Rat, la Célestine et le Bibliothécaire, L'Age d'Homme, 1978, Coll. Deviens qui tu es. P.-Y. Lador est né en 1942 au cœur du pays de Vaud. Licencié ès lettres, après deux ans d'enseignement, il devient assistant-bibliothécaire, bibliothécaire et aujourd'hui directeur de la Bibliothèque municipale de Lausanne.

Il n'est pas nécessaire de présenter les suivants:

Caradec, François, Histoire de la littérature enfantine en France, Albin Michel, 1977.

Bron, Claude, Lire en classe. Pourquoi? Comment? Guide méthodologique de la lecture suivie..., Neuchâtel, H. Messeiller, 1971.

Velan, Yves, Contre-pouvoir. Lettre au Groupe d'Olten, B. Galland, 1978, Coll. Jaune Soufre.

Lobrot, Michel; Zimmermann, Daniel, La lecture adulte, ESF, Entreprise moderne d'édition, 1975, Coll. Information et formation.

Pauwels, Louis, L'Apprentissage de la sérénité, Retz-CEPL, 1978, Coll. Encyclopédies du Mieux-être. (Contient un chapitre sur la lecture. Lobrot et Zimmermann distinguent trois sortes de lecture, Pauwels en distingue cinq...)